CONSIDÉRATIONS

N° 207.

SUR

LA PHRÉNOLOGIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 août 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J.-B.-LOUIS LACOMME, de Sommant,

Département de Saône-et-Loire;

Ancien Élève des hôpitaux et hospices civils de Paris.



L'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur. DUPATY.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1833.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ....
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL, Suppléant.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS, Président.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER, Examinateur. BOUILLAUD. CHOMEL, Examinateur. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER. JULES CLOQUET, Examinateur. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs

Bayle.
Bérard (Auguste).
Blandin.
Boyer (Philippe).
Briquet.
Brongniart.
Broussais (Casimir).
Cottereau.
Dalmas.
Dubled.
Guérard.

Messieurs

Hatin.
Hourmann, Suppléant.
Jobert.
Laugier.
Lesueur.
Martin Solon, Examinateur.
Piorry, Examinateur.
Requin.
Sanson (aîné).
Sanson (Alphonse).
Royer-Collard.
Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA BONNE MÈRE.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE DOCTEUR **FERRUS**,

Chevalier de la Légion-d'Honneur; Membre de l'Académie de médecine; Médecin en chef de la Division des aliénés de Bicêtre, etc.

Je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte, de lui témoigner publiquement combien je suis reconnaissant de tous les services qu'il m'a rendus, et touché des marques d'attachement dont il m'honore.

J.-B.-L. LACOMME.

AVANT-PROPOS.

En choisissant pour sujet de ma thèse la phrénologie, j'ai voulu mettre à profit quelques-unes des observations que j'ai pu faire sur les aliénés de Bicêtre; service auquel j'ai été, par la bienveillance toute particulière de M. le docteur *Ferrus*, attaché pendant trois années. Disciple de *Gall*, en ce sens que j'ai, à plusieurs reprises, suivi ses cours et été admis à ses conférences, je n'ai pas cru que mon admiration pour son génie dût exclure toute observation critique, comme lui-même n'a pas eu la prétention de poser les dernières bornes à la science qu'il a si admirablement créée. J'ai, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion, soumis à un nouvel examen ses observations, pour les confirmer ou les infirmer, du moins dans mon esprit. Les troubles des fonctions du cerveau, comparés avec les phénomènes de l'intelligence dans l'état sain, m'ont convaincu de la réalité des bases de sa doctrine. Je n'ai pas négligé non plus de consulter les travaux des disciples de ce grand homme; de *Spurzheim*, surtout, le premier et le plus illustre d'entre eux. S'il ne m'est pas permis d'admettre tout ce qu'il a admis, c'est que je n'ai pas trouvé dans ses écrits, dans les autres auteurs, ou dans mes propres observations, des preuves suffisantes à l'appui de plusieurs de ses opinions. Je ne crois pas que toute la science phrénologique soit faite; je pense, au con-

traire, que plusieurs choses qui sont admises pourront être rejetées, que d'autres pourront être admises; mais ce travail lent et difficile doit être le résultat d'une longue série d'observations. J'adopte, dans cette science, ce qui me paraît, à moi, démontré et solidement établi. Cette thèse est une analyse faite avec conscience, avec amour de la vérité. Je la soumets à la bienveillance de mes juges, non que je me dissimule le peu d'importance de ce travail, mais je remplis une obligation imposée par la Faculté à chacun de ses élèves à la fin de ses études médicales.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA PHRÉNOLOGIE.

La phrénologie est la science qui s'occupe des phénomènes intellectuels et des appareils organiques à l'aide desquels ces phénomènes ont lieu.

Les premiers philosophes qui se livrèrent à l'étude des phénomènes de l'intelligence furent appelés *métaphysiciens*, parce qu'ils s'avançaient dans leurs recherches au-delà de ce qu'il y a de physique et de saisissable par les sens. Persuadés que les facultés intellectuelles et morales ne dépendent en rien du corps, ils les regardaient comme le produit exclusif de l'âme; mais on reconnut enfin la fausseté de cette opinion, et nous sommes certains aujourd'hui que ces actes ont en outre, dans le corps, un organe affecté à leur manifestation. Si un principe spirituel est destiné à gouverner le corps, il faut bien que ce principe ait un organe pour manifester ses volontés. Cette nécessité d'une condition matérielle, indispensable, a été sentie par saint Augustin, lorsqu'il dit que « l'homme est une âme raisonnable qui exerce ses facultés par des organes terrestres et mortels. » Cette

+ l'homme est une intelligence servie par des organes (de Bonald)

idée a été reproduite par M. de Bonald (qui dit que l'homme est une intelligence servie par des organes) et heureusement modifiée par M. Cousin: «L'homme est une intelligence qui se sert d'organes.» Le siége de ces organes matériels est dans le cerveau.

Quelques philosophes ont pensé qu'il y a dans l'homme une âme raisonnable et une âme déraisonnable ; ils plaçaient la première dans la tête, la seconde dans les viscères. D'autres n'admettent qu'une âme ; mais ils lui accordent au moins deux facultés , l'entendement et la volonté : l'entendement ou la capacité de recevoir des idées, la volonté ou la capacité de recevoir différentes inclinations ; lors même qu'ils parlent d'un plus grand nombre, ils les réduisent toutes à ces deux principales.

Jusqu'à ces derniers temps, c'est la théorie de Condillac qui a eu le plus de succès. Ce philosophe regarde la sensation comme l'origine commune de l'entendement et de la volonté. Il base sa métaphysique sur l'axiome si célèbre d'Aristote : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, axiome qui pourrait être vrai, si ce philosophe ne comprenait pas essentiellement par *sensu*, les sens externes, sans tenir compte des sens internes. Condillac suppose une statue insensible d'abord, n'ayant aucune idée, aucun sentiment, mais à laquelle il accorde successivement un des cinq sens, et il cherche à démontrer comment, par suite des impressions reçues par ces cinq sens, s'engendreraient en elle toutes nos diverses idées. Suivant lui, tout dérive des impressions des sens, et les actes intellectuels et moraux ne sont que la sensation transformée.

Cabanis, peu satisfait de ce système, a essayé de compléter la statue informe de Condillac, et pour cela il lui a donné des organes intérieurs, desquels il fait dériver les instincts. Il se fonde sur ce qu'il y a souvent des déterminations instinctives antérieures à l'action des sens, et que dans les grandes différences que présente le moral, suivant les âges, les sexes, les climats, les tempéramens, etc., on ne trouve jamais dans l'état des sens de différences assez fortes pour justifier celles du moral ; on ne peut, par exemple, expliquer par les sens les mouvemens du

fœtus dans le sein de sa mère, l'acte de succion par lequel il prend sa nourriture, et qu'il exécute dès les premières heures de sa naissance. Ainsi on voit que *Cabanis* admet une seconde classe d'impressions qu'il fait consister dans les mouvemens mêmes par lesquels les organes de la vie intérieure exécutent leurs fonctions, et ces mouvemens, bien qu'imperceptibles, sont, dit-il, transmis au cerveau, pour lequel ils deviennent un nouvel ordre de matériaux. Suivant ce philosophe, ces *impressions internes* donnent naissance à tout ce qu'on appelle les instincts, tandis que les impressions externes servent de base à tout ce qu'on appelle l'intellect.

Pour peu que l'on observe les phénomènes qui se passent dans l'économie, on s'aperçoit aussitôt que l'opinion de ceux qui, avec Condillac, considèrent l'âme comme une *table rase*, n'est fondée ni sur la logique ni sur l'expérience. Les sens ne sont que des instrumens secondaires, des organes de transmission nécessaires à la connaissance du monde extérieur et à la manifestation des facultés de l'esprit ; mais ils n'en déterminent pas la puissance. Si la perte de quelqu'un d'eux a paru, dans certains cas, arrêter le développement de l'intelligence, comme la perte de l'ouïe chez quelques sourds-muets, c'est que chez ces individus il existait, en même temps, une défectuosité dans les organes cérébraux qui sont affectés à la manifestation des facultés intellectuelles. Cette défectuosité, il faut l'avouer, n'est pas toujours appréciable pendant la vie ni après la mort.

La brillante et ingénieuse hypothèse de *Cabanis* sur les impressions internes n'est pas mieux fondée ; car le cerveau n'a pas besoin de recevoir des impressions pour produire des actes moraux ; l'insuffisance des sens pour expliquer tous les phénomènes du moral a pu seule la lui inspirer.

Un des principaux faits sur lesquels s'appuient *Cabanis* et ses partisans, c'est la coïncidence du développement des organes génitaux avec l'apparition du penchant à l'amour, et la suppression de ce penchant après la castration. Mais le premier fait devra-t-il étonner, si à la même époque le cervelet, que les phrénologistes regardent

comme l'organe de l'amour physique, augmente de volume, ce qui arrive effectivement. Dans le second cas, il faut distinguer si la castration a eu lieu avant ou après la puberté : si avant, le penchant ne se développe pas, ni le cervelet non plus ; si après, le penchant persiste ; toutefois, dans cette dernière circonstance, l'observation démontre que le cervelet s'atrophie peu à peu ; et si alors le désir ne se révèle plus, cela devra-t-il nous surprendre, puisque l'organe cérébral n'est plus secondé dans son action par celle des organes de la génération? car, je ne nie certes pas que la présence de la liqueur séminale puisse faire naître le besoin. Du reste, la persistance du penchant après la castration est un argument direct contre les impressions internes. Je puis en dire autant de la prétendue influence qu'exerce l'utérus sur l'énergie du penchant à l'amour ; car n'a-t-on pas vu des femmes très-libidineuses quoiqu'elles manquassent de matrice?

Cependant il est vrai de dire que *Cabanis* a ouvert une nouvelle voie à la physiologie psychologique, en faisant dépendre de l'organisme toutes les qualités affectives, et il a préparé les idées actuelles sur cette science, en contestant que le moral puisse être exclusivement déterminé par l'état des sens. Mais on peut très-bien, sans ces impressions internes, et par l'état seul du cerveau, expliquer les phénomènes dont il s'agit. Si des déterminations morales s'observent dans l'homme et les animaux pendant qu'ils sont encore dans le sein de leur mère, au moment de leur naissance, alors que les sens sont encore inactifs ou commencent à peine à recevoir les impressions extérieures, c'est qu'il y a déjà des parties du cerveau qui sont développées et qui agissent : si le moral varie dans les divers âges, c'est que le cerveau n'a pas dans chacun le même degré d'activité et de développement, et que, comme tout autre organe, il marche graduellement à sa perfection et à son déclin. Si ces impressions étaient réellement la source des matériaux du moral, celui-ci devrait toujours être en raison de l'état des organes intérieurs dont ces impressions émanent, et conséquemment les idiots devraient avoir les mêmes facultés morales que les hommes de génie, dont les viscères sont assez souvent peu actifs.

L'opinion de *Bichat*, qui considère les viscères comme le siége des passions, n'est pas mieux fondée; il a fallu toute l'autorité d'un si grand génie pour accréditer des erreurs qui commençaient à être oubliées. Depuis lui, en effet, presque tous les physiologistes ont continué à regarder le cœur comme le siége de l'amour et du courage; mais cela ne peut être, car un même organe ne saurait être en même temps le siége de l'amour et de la haine, de la cruauté dans le tigre, et de la douceur dans la brebis, de la fidélité dans le chien, et de la perfidie dans le chat, du courage dans le bison, et de la timidité dans le lièvre. Toutes ces hypothèses sont contradictoires. Si on les admet, il n'y a pas de raison pour qu'on ne place la honte dans les joues, parce que les joues rougissent dans la honte; la colère dans les genoux et les lèvres, parce que les genoux et les lèvres tremblent dans la colère. D'ailleurs, si l'on admettait que les passions ont leur source dans les viscères, il faudrait admettre aussi que, suivant les individus, la même passion aurait son point de départ, tantôt dans l'estomac, tantôt dans le cœur, etc.; car souvent la même affection, la même passion produisent dans l'organisme des effets différens. Dans tel individu on observe du côté du cerveau un trouble moral extrême, du côté du cœur des palpitations; dans tel autre, c'est le plus souvent l'estomac et le foie qui sont attaqués : chez une femme nerveuse on observera des phénomènes hystériques; quelquefois c'est l'économie tout entière qui est atteinte. Dans tous ces cas, c'est le cerveau qui, percevant les impressions, envoie des irradiations à tous les organes de la vie nutritive.

MM. Laromiguière et Destutt-Tracy ont modifié le système de Condillac. Le premier, admettant un principe intérieur d'activité tout à fait indépendant des sens, regarde l'âme comme passive, tant qu'elle ne fait que recevoir des sensations, et comme active lorsqu'elle trouve en elle-même la cause de son action. Suivant ce philosophe, le monde extérieur agit sur les sens, les sens sur le cerveau, et le cerveau sur l'âme, qui réagit à son tour sur le cerveau.

Le second prétend que penser n'est que sentir, et que sentir est

pour nous la même chose qu'exister ; car les sensations nous avertissent de notre existence. D'après son système, activité et passivité, tout aboutit au sentiment. Sentir, c'est avoir la conscience d'une impression ; avoir de la mémoire, c'est sentir le souvenir d'une impression perçue ; juger, c'est sentir des rapports entre nos perceptions ; enfin vouloir, c'est sentir des désirs.

Je viens d'établir, il me semble, que les théories des philosophes et des physiologistes ont été, jusqu'à l'époque de *Gall*, insuffisantes pour rendre raison de la physiologie psychologique. Je vais maintenant chercher à démontrer qu'il existe des dispositions innées, et que le cerveau est la condition nécessaire à leur manifestation.

Les aptitudes industrielles, les instincts, les penchans, les talens en général, les qualités morales et les facultés intellectuelles sont innées, et le cerveau est la condition matérielle nécessaire à leur manifestation.

En effet, peut-on douter de cette vérité, quand on voit l'araignée, à peine éclose, tisser sa toile, le rossignol chanter et voyager avant d'avoir rien acquis de l'expérience? Le perdreau, le poussin, au moment où ils quittent l'œuf, courent avec une adresse admirable après les insectes et les grains ; l'abeille, avant d'aller pour la première fois dans les champs, s'élève en l'air, tourne en rond pour reconnaître la position de sa demeure, recherche le saule et le framboisier, puis retourne construire ses cellules hexagones ; le caneton, traînant encore les débris de l'œuf dont il vient de sortir, s'achemine vers l'eau la plus prochaine, et cela quand même il a été couvé par une poule, qui alors témoigne sa sollicitude et l'avertit en vain de ce qu'elle croit être pour lui un danger. Tous ces individus agissent, non par calcul, mais parce que la nature est venue au-devant de leurs besoins, car sans cette précaution ils ne tarderaient pas à disparaître de la surface du globe.

Aussi bien que chez les animaux, les différentes facultés sont innées chez les hommes ; tous en effet présentent des différences de caractères, de désirs, d'habitudes, quand même ils ont reçu la même

éducation, quand même ils vivent dans les mêmes conditions sociales. La nature fait les grands hommes, les grands poètes, les grands philosophes, les grands musiciens, les grands mathématiciens. S'il n'est pas permis à tout le monde, comme au Tasse, à Voltaire, de faire des vers dès l'âge de sept ans; comme à Pascal, de découvrir sur la simple définition de la géométrie jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide, c'est, comme le dit fort bien M. Lerminier, du Collége de France, que l'on est grand homme par la grâce de Dieu et de la nature. L'éducation peut bien, à la vérité, modifier la nature et l'exercice des facultés, mais non les faire naître ni les changer; ainsi l'homme et les animaux conservent toujours le caractère de leur espèce.

Il est bien clair maintenant que par des dispositions innées, on doit entendre une tendance déterminée, un aperçu intérieur, une force, une impulsion dont jouit chaque organe cérébral pour manifester un talent, un penchant, un sentiment particulier; ce qui est bien différent des idées innées de Descartes, des principes innés de Platon, de ces archétypes éternels dont les êtres réels ne sont, suivant lui, que des copies; ce qui est bien différent de l'opinion de ceux qui, avec Condillac, considèrent le réceptacle intellectuel comme de la cire molle sur laquelle viennent se mouler les impressions produites par le monde extérieur; ce qui est bien différent encore de la *simple capacité* passive (Laromiguière), qui, telle que celle d'un bloc de marbre, se prête au caprice du sculpteur, suivant que celui-ci veut en faire un satyre ou un Apollon.

J'ai dit que le cerveau était le siége de ces dispositions : les preuves, les voici :

1°. Toutes les parties du corps peuvent être lésées, sans que les phénomènes affectifs et intellectuels soient anéantis;

2°. On n'observe jamais de manifestations intellectuelles et affectives sans cerveau;

3°. L'intégrité du cerveau est nécessaire à la manifestation des facultés intellectuelles et affectives; car s'il est lésé, soit directement, soit sympathiquement, il y a également lésion de l'intellect, perversion

du moral : de là le délire, la manie. Dans les fractures du crâne, une esquille osseuse comprime-t-elle le cerveau, ses fonctions sont lésées ou suspendues. L'opération du trépan fait-elle cesser la compression, elles renaissent aussitôt. On connaît l'histoire rapportée par M. *Richerand*, d'une femme qui, ayant une portion du crâne détruite, était tout à coup privée de toute conscience d'elle-même, toutes les fois que l'on comprimait le cerveau; faisait-on cesser la compression, elle recouvrait aussitôt ses facultés.

4°. Si chaque homme a une portée d'esprit différente, c'est que chaque homme a un cerveau plus ou moins heureusement organisé. Les idiots, les imbécilles de naissance (1), ont généralement un très-petit cerveau. S'ils l'ont gros, généralement encore ils ont le front étroit et déprimé. Les hommes à grands talens et ceux qui se sont distingués par leurs caractères, ont généralement encore un cerveau volumineux. Examinez les bustes de Socrate, Périclès, Bâcon, le Tasse, Descartes, Leibnitz, Newton, Pascal, Linnée, J.-J. Rousseau, de Voltaire, qu'on accuse sans cesse d'avoir eu la tête petite quoiqu'il l'eût très-grosse ; examinez aussi celles de toutes les célébrités contemporaines; de Napoléon, Mirabeau, Bichat, Cuvier,

---

(1) On sait que la différence généralement admise entre l'idiotisme et la démence consiste en ce que le premier est un défaut de développement, et par conséquent un vice congénial de l'intelligence, tandis que la démence, accompagnée ou non de paralysie générale, est une destruction plus ou moins complète des facultés intellectuelles. Cette différence, dans les cas même les plus douteux, se traduit aux yeux d'un observateur attentif, en ce que, dans l'idiotisme, il n'y a aucune trace d'actes intellectuels qui n'ont point eu lieu, l'intelligence de l'idiot restant toujours celle d'un enfant et d'un enfant fort jeune. Dans la démence, au contraire, on retrouve constamment des traces de pensée de l'âge adulte. Il faut en excepter les cas de démence, où il n'y a plus ni perception, ni pensée, ni expression des idées. Dans ces cas, c'est sur d'autres caractères qu'il faut baser la distinction entre ce que les auteurs ont appelé la démence congéniale et la démence acquise.

Foy, Benjamin Constant, et dites si l'expérience dément cette assertion. Si par hasard on ne trouve pas toujours un développement cérébral considérable, du moins observe-t-on toujours de grands fronts, ce qui dénote un grand développement des parties supérieures et antérieures du cerveau. Si quelquefois on rencontre des hommes qui ne soient remarquables que sous un seul rapport, tels que les mécaniciens, les musiciens, etc., il peut se faire que leur encéphale n'ait qu'une grosseur ordinaire; mais alors leurs crânes présentent constamment une saillie, indice de leurs talens.

5°. Certaines facultés mentales sont plus actives chez la femme, d'autres chez l'homme; les cerveaux des deux sexes varient également.

6°. Toutes les qualités et facultés de l'âme diffèrent plus ou moins dans chaque individu; chacun a des qualités particulières d'esprit et de cœur. Or, si ces facultés étaient le produit exclusif de l'âme, si l'organisation n'y avait aucune part, il faudrait admettre que chacun a une âme différente, et que la nature en est différente dans l'homme et la femme; car, très-certainement, les dispositions intellectuelles et affectives de l'un et de l'autre sont très-diverses.

7°. Tout le monde sait que le travail de l'esprit a lieu dans la tête. Une trop grande contention d'esprit fatigue, épuise et surexcite principalement le cerveau. Si elle est trop long-temps prolongée, l'on finit par croire, les yeux fermés et dans l'obscurité, voir si distinctement les objets qui nous semblent hors de nous, que l'on a peine à se défendre de cette illusion.

8°. Dans un même individu, l'état psychologique varie selon les âges, l'état de santé et de maladie; l'état de veille et de sommeil. On sait que l'enfant qui vient de naître est incapable de penser comme de marcher, que ce n'est que graduellement qu'il acquiert toutes ses facultés; que ce n'est que graduellement que celles-ci décroissent et s'affaiblissent à mesure qu'il approche de la vieillesse. Or, tous ces faits sont inexplicables dans l'hypothèse que le moral est le produit exclusif de l'âme. Est-il admissible, en effet, qu'un principe immatériel soit susceptible de croître, de vieillir, d'être bien ou mal disposé,

éveillé ou endormi? Peut-on supposer qu'il soit tour à tour fatigué ou reposé, sain ou malade? Non, l'essence de l'âme doit être immuable : c'est l'organisation en général et les dispositions du cerveau en particulier qui produisent les différences que je viens de signaler, et qui varient suivant les diverses circonstances, comme le régime, le climat, l'éducation, les tempéramens.

Les différences que nous venons de voir dans l'homme se rencontrent également chez les animaux. A mesure que ceux-ci s'élèvent dans l'échelle des êtres, leurs cerveaux présentent une organisation plus compliquée, plus parfaite, d'où résulte conséquemment une sphère morale et intellectuelle plus étendue.

Si la nature a été dans la nécessité de faire autant de sens externes que l'animal ou l'homme doivent recevoir d'espèces différentes d'impressions, elle a nécessairement dû procéder de la même manière pour que l'âme pût manifester ses différentes facultés. Elles sont multiples, tout le monde en convient : ainsi donc l'idée de la pluralité des facultés de l'âme entraîne nécessairement celle de la pluralité des organes cérébraux. Voici les faits principaux qui viennent à l'appui de cette assertion :

1°. Les qualités affectives diffèrent essentiellement entre elles; chaque instinct, chaque penchant, chaque sentiment diffère de l'autre; l'instinct de chanter diffère de l'instinct de voyager; le penchant de la propagation, du penchant aux rixes; le sentiment de la fierté est un tout autre sentiment que celui de la dévotion.

2°. Les facultés intellectuelles ne diffèrent pas moins : qui confondrait le talent de l'architecture avec celui de la musique; le génie du poète avec celui du mathématicien?

3°. Une espèce d'animaux est douée de qualités dont une autre est privée : le castor est un admirable architecte, tandis que le chien n'a aucune aptitude pour la construction; le moineau et le tourtereau n'ont pas les accens harmonieux du rossignol; la brebis n'a pas l'instinct sanguinaire du tigre.

4°. Une contention d'esprit soutenue ne fatigue pas également tou-

tes les facultés intellectuelles. La principale fatigue n'est jamais que partielle, de façon que l'on peut se reposer tout en continuant de s'occuper, pourvu qu'on change d'objet. Ce fait serait impossible, si le cerveau tout entier était également actif, tandis qu'il s'explique en admettant que l'organe précédemment occupé se repose, et qu'un autre, antérieurement inactif, est entré en action.

5°. Les qualités et les facultés qui se trouvent chez tous les individus de la même espèce existent chez ces divers individus à des degrés très-différens.

6°. Parmi nos facultés, les unes sont plus actives dans l'enfance, d'autres dans la vieillesse. Ne sait-on pas que, pour les facultés intellectuelles, celles qui se manifestent les premières, s'affaiblissent également avant celles qui n'ont acquis toute leur énergie que dans un âge plus avancé?

Tous ces faits seraient inexplicables, si chaque fonction ne dépendait pas d'un organe spécial. Aussi *Gall* et *Spurzheim* considèrent le cerveau, non comme un seul organe, mais comme un groupe de plusieurs organes, dont chacun est affecté à l'accomplissement d'un acte particulier; et selon que le cerveau d'un animal en contient un nombre plus ou moins grand, cet animal aura, dans sa sphère morale, un nombre plus ou moins grand de facultés. Comme l'élément principal de l'activité des fonctions est en général dû au développement de leurs organes, et que ceux de l'encéphale sont formés par l'épanouissement périphérique des fibres cérébrales, on conçoit que quand un organe est très-actif, il doit en résulter une proéminence plus ou moins saillante, que traduit à l'extérieur la voûte du crâne, auquel le cerveau imprime sa forme. C'est de là qu'est née la cranioscopie.

Déjà plusieurs auteurs anciens, entre autres Albert-le-Grand, archevêque de Ratisbonne, avaient dessiné des têtes et y avaient indiqué le siége des différentes facultés de l'entendement. *Ch. Bonnet* considérait même chaque fibre cérébrale comme affectée à une fonction particulière; mais ce n'étaient là que des hypothèses; une telle décou-

verte était réservée au génie observateur de l'immortel docteur *Gall*.

La cranioscopie n'est pas toujours facile : elle est extrêmement difficile dans la plupart des animaux, et quelquefois même impossible chez ceux dont la tête est très-recouverte de muscles : mais il n'en est pas de même chez l'homme, dont on peut reconnaître assez facilement, sinon tous, mais du moins le plus grand nombre des organes. On peut juger d'après le volume et la forme du crâne, depuis la naissance, jusqu'à l'époque où le cerveau commence à diminuer ; par conséquent dans les périodes pendant lesquelles les facultés intellectuelles et affectives sont le plus actives : mais il faut connaître les difficultés, et ne pas confondre les crêtes osseuses, ou des élévations irrégulières, avec le développement du cerveau. Il faut connaître les *processus* mastoïdiens qui sont derrière les oreilles, la protubérance cruciale de l'occiput, l'arcade zygomatique aux tempes, les muscles dans la région latérale, le sinus longitudinal et ses apparences dans la ligne médiane de la tête et les sinus frontaux.

Gall admet vingt-huit organes dont le siége lui semble suffisamment démontré par une multitude de faits ; ce sont : 1°. *instinct de la reproduction ;* 2°. *philogéniture ;* 3°. *attachement ;* 4°. *instinct de sa propre défense ;* 5°. *instinct carnassier ;* 6°. *ruse ;* 7°. *instinct de la propriété ;* 8°. *orgueil ;* 9°. *vanité ;* 10°. *circonspection ;* 11°. *éducabilité ;* 12°. *sens des rapports de l'espace ;* 13°. *mémoire des figures ;* 14°. *mémoire des mots ;* 15°. *sens du langage artificiel ;* 16°. *sens des rapports des couleurs ;* 17°. *sens des rapports des tons ;* 18°. *sens des rapports des nombres ;* 19°. *sens de la construction ;* 20°. *sagacité comparative ;* 21°. *causalité ;* 22°. *esprit de saillie ;* 23°. *poésie ;* 24°. *bonté ;* 25°. *imitation ;* 26°. *théosophie ;* 27°. *fermeté ;* 28°. *penchant au merveilleux.*

Spurzheim a trouvé la nomenclature de *Gall* défectueuse, parce que celui-ci nomme les organes d'après les talens, les caractères et les actions qui résultent des diverses combinaisons des facultés, parmi lesquelles une est prédominante. Pour dénoter les penchans, il a inventé des mots qui se terminent en *ivité*, se fondant sur ce que beaucoup de mots français qui se terminent en *if*, tels que *destructif*,

instructif, expriment une force qui produit. Ainsi il a dit *destructivité*, *approbativité*. De même encore, comme beaucoup de noms qui désignent une qualité, tels que *générosité*, *monstruosité*, *docilité*, se terminent en *té*, il a jugé à propos de dire *merveillosité*, *conscienciosité*, *idéalité*. Il a pensé que ces dénominations exprimaient mieux la destination primitive, le premier degré d'activité des forces fondamentales. Ces expressions sont, il est vrai, assez bizarres; mais le sont-elles plus que celles d'*objectivité* et de *subjectivité*, dont se servent les métaphysiciens?

Spurzheim a en outre découvert huit autres organes, et comme on leur a reproché de ne pas être d'accord, je dois dire que *Gall* n'en niait pas l'existence; bien au contraire, il regardait la plupart comme très-probables, mais il attendait que l'expérience les eût sanctionnés par un plus grand nombre de faits.

DIVISION DES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET AFFECTIVES.

La seule division admise par *Gall* est la division en facultés fondamentales et en attributs généraux de ces mêmes facultés. La division en qualités et facultés communes à l'homme et aux brutes, et en qualités et facultés qui sont exclusivement l'apanage de l'humanité, a un grand prix sous le point de vue philosophique : mais comme il n'est pas facile de décider où les facultés de la brute cessent et où celles de l'homme commencent, il ne trouve pas cette division généralement satisfaisante. « On « peut bien, dit-il, les diviser en sentimens, penchans, talens, facultés « intellectuelles; la fierté, par exemple, la vanité seraient des sen- « timens; l'instinct de la propagation, de la philogéniture seraient « des penchans; la musique, la mécanique seraient des talens : la « perspicacité comparative ferait partie des facultés intellectuelles. « Mais on est souvent embarrassé de fixer rigoureusement les bornes « de chaque division. Les facultés intellectuelles et les talens, lorsque « leurs organes ont une grande activité, se manifestent avec désirs, « avec penchans, avec passions, etc. »

Spurzheim a tranché la difficulté. Il les divise en deux ordres qu'il subdivise ensuite en plusieurs genres, et nomme *penchans* celles des facultés affectives qui ne donnent qu'un désir, ou ce qu'on appelle instinct chez les animaux; ils sont communs à l'homme et aux bêtes. Il nomme *sentimens* celles qui renferment quelque chose de plus qu'un simple penchant. Quelques-uns sont communs aux animaux et à l'homme; d'autres sont propres à l'homme.

Le second ordre des facultés renferme celles de l'entendement. Il les subdivise en deux genres : 1°. en facultés perceptives; 2°. en facultés réflectives qui agissent sur l'activité de toutes les autres facultés intellectuelles et affectives. (Voir le tableau ci-joint.)

DOCTRINE PHRÉNOLOGIQUE DU DOCTEUR *SPURZHEIM*.

NOMS DES ORGANES.	ORDRE PREMIER.	SIÉGE EXTÉRIEUR DES ORGANES.
GENRE I[er]. PENCHANS.		
X. ALIMENTIVITÉ.	*But :* la nutrition de l'individu. *Désordres :* la gourmandise, la gloutonnerie.	Situé en avant de l'oreille et au-dessus de l'arcade zygomatique; c'est la partie antérieure des lobes moyens.
I. AMOUR PHYSIQUE (Amativité).	*But :* la propagation de l'espèce. *Désordres :* libertinage, adultère, inceste, etc. *L'inactivité* prédispose à la continence passive.	Le cervelet en est l'organe; il est situé entre la protubérance occipitale, au milieu de la nuque, et le processus mastoïdien derrière les oreilles.
II. AMOUR DES ENFANS (Philogéniture).	*But :* la conservation de la géniture. *Désordres :* trop d'amour pour les enfans contribue à les gâter, et fait trouver leur privation insupportable. *L'inactivité* prédispose à négliger la géniture.	Situé dans les lobes postérieurs du cerveau, au-dessus de l'épine occipitale.
III. AMOUR DE L'HABITATION (Habitativité).	La nature paraît avoir voulu que toute la terre fût habitée, et, à cet effet, elle a assigné aux animaux leurs différens séjours par un instinct particulier.	Situé immédiatement au-dessus de la philogéniture.
IV. ATTACHEMENT (Affectionivité).	*But :* l'attachement pour tout ce qui nous environne. *Désordres :* nostalgie, état inconsolable de l'âme après la perte d'un ami. *L'inactivité* prédispose à l'insouciance envers les autres.	Situé de chaque côté, à l'extérieur de la philogéniture et de l'habitativité.
V. COURAGE (Combativité).	*But :* la défense de soi-même et de sa propre propriété; l'intrépidité. *Désordres :* l'amour du combat, la querelle, la rixe, la dispute, la colère. *L'inactivité* prédispose à la timidité, à la poltronnerie, à la crainte, à la peur.	Situé à l'angle postérieur inférieur de l'os pariétal, au niveau du bord postérieur de l'oreille.
VI. DESTRUCTIVITÉ.	*But :* la nature a fait l'homme et des animaux carnassiers; elle doit donc leur avoir donné un instinct qui les porte à la destruction. En général, cet instinct n'indique ni l'objet, ni la manière de détruire. *Désordres :* le meurtre, l'incendie, l'assassinat, la cruauté. *L'inactivité* empêche la destruction.	Situé sur le côté de la tête, immédiatement au-dessus des oreilles, à l'endroit qui correspond à l'os temporal.
VII. INSTINCT A CACHER (Secrétivité).	*But :* cacher, tenir secret. *Désordres :* ruse, hypocrisie, intrigue, mensonge, argutie. *L'inactivité* prédispose à être dupe des autres.	Situé au-dessus de la destructivité; étant très-développé, il élargit la tête latéralement.
VIII. DÉSIR D'ACQUÉRIR (Acquisivité).	*But :* l'acquisition de tout ce qui est nécessaire à notre subsistance. *Désordres :* vol, fraude, usure, égoïsme, vénalité. *L'inactivité* fait oublier son propre intérêt.	Aboutit à l'angle antérieur inférieur des os parietaux.

NOMS DES ORGANES.	ORDRE PREMIER.	SIÉGE EXTÉRIEUR DES ORGANES.
IX. CONSTRUCTIVITÉ.	*But* : la construction en général ; elle est déterminée par sa combinaison avec d'autres facultés; elle donne aussi la dextérité manuelle.	Aboutit aux tempes; d'autant plus visible que les organes circonvoisins sont moins développés. Lorsque la base du crâne est étroite, il est situé plus haut.
GENRE II. SENTIMENS PROPRES A L'HOMME ET AUX ANIMAUX.		
X. AMOUR-PROPRE.	*But* : l'estime de soi. *Désordres :* orgueil, fierté, présomption, suffisance, insolence, mépris, dédain, amour de la domination. *L'inactivité* prédispose à l'humilité.	Situé à l'endroit qui correspond au vertex de la tête; au milieu de la suture sagittale, à la partie postérieure supérieure, là où la tête commence ordinairement à décliner.
XI. AMOUR DE L'APPROBATION (Approbativité).	*But :* l'honneur et l'approbation des autres; l'émulation, l'amour de la gloire. *Désordres* : vanité, ambition, amour des décorations et de toutes les distinctions mondaines. *L'inactivité* prédispose à être indifférent à l'opinion d'autrui.	Situé à côté du précédent, à la partie postérieure et latérale de la tête.
XII. CIRCONSPECTION.	*But* : être sur ses gardes. *Désordres :* incertitude, inquiétude, irrésolution, mélancolie; s'il prédomine tandis que le courage est très-faible, il prédispose à avoir peur. *L'inactivité* prédispose à l'étourderie.	Aboutit au milieu de chaque os pariétal.
XIII. BIENVEILLANCE.	*But :* le bonheur général : de ce sentiment résulte la bonté, la complaisance, la clémence, la compassion, la miséricorde, l'humanité, l'hospitalité, la générosité, l'amour du prochain, la charité, etc. *Désordres :* la bienveillance envers ceux qui ne la méritent pas, ou aux dépens des autres. *L'inactivité* prédispose aux vues personnelles.	Situé à la partie supérieure et médiane de l'os frontal.
SENTIMENS PROPRES A L'HOMME.		
XIV. VÉNÉRATION.	*But :* respecter tout ce qui est vénérable; donne naissance au culte. *Désordres :* idolâtrie, bigoterie. *L'inactivité* prédispose à l'impiété.	Aboutit à l'endroit qui correspond aux fontanelles chez les jeunes enfans, dans la ligne médiane, aux angles antérieurs supérieurs des os pariétaux, en arrière de la bienveillance.
XV. FERMETÉ.	*But :* donner de la constance et de la persévérance aux autres facultés; combiné avec l'estime de soi, il dispose à l'indépendance. *Désordres :* opiniâtreté, obstination, entêtement, désobéissance, esprit séditieux. *L'inactivité* prédispose à changer d'opinion.	Aboutit au sommet de la tête, entre la vénération et l'estime de soi.
XVI. CONSCIENCIOSITÉ.	*But :* justice et conscience. *Désordres :* remords qui ne sont pas fondés. *L'inactivité* prédispose à négliger son devoir.	Situé entre la fermeté et la circonspection.

NOMS DES ORGANES.	ORDRE PREMIER.	SIÉGE EXTÉRIEUR DES ORGANES.
XVII. ESPÉRANCE.	*But* : espérance. *Désordres* : la manie des projets. *L'inactivité* predispose au désespoir.	Situé des deux côtés de la vénération.
XVIII. MERVEILLOSITÉ.	*But* : sentiment du merveilleux. *Désordres* : croyance aux contes fabuleux, aux inspirations, aux pressentimens, à la magie, aux revenans, aux visions, à la sorcellerie, etc. *L'inactivité* prédispose à l'incrédulité en matières révélées.	Situé en avant de l'espérance ; son grand développement élargit la partie supérieure latérale de l'os frontal.
XIX. IDÉALITÉ.	*But* : la perfection, indispensable aux poétes. *Désordres* : trop d'exaltation. *L'inactivité* fait prendre les choses telles qu'elles sont.	Situé au-dessus des tempes, sous l'arcade temporale, dans une direction qui s'étend en arrière et en haut, et en avant de l'acquisivité.
XX. GAÎTÉ.	*But* : tendance à faire rire et à chercher en tout le côté plaisant ; les calembourgs, les caricatures, l'esprit de répartie et de saillie en dépendent. *Désordres* : la moquerie, la raillerie, l'ironie, la satire. *L'inactivité* prédispose au caractére sérieux.	Situé à la partie supérieure extérieure du front, en avant de l'idéalité.
XXI. IMITATION.	*But* : l'imitation ; elle donne aussi ce qu'on appelle expression dans les arts d'imitation : est indispensable aux acteurs. *Désordres* : bouffonneries, grimaces. *L'inactivité* empêche l'expression dans les arts imitatifs et l'imitation des tons de la voix.	Situé des deux côtés de la bienveillance.
GENRE I[er]. FACULTÉS PERCEPTIVES.	ORDRE II. FACULTÉS INTELLECTUELLES.	
XXII. INDIVIDUALITÉ.	*But* : fait connaître la réalité des objets. *Désordres* : trop active, elle personnifie même les phénomènes, tels que le mouvement, la vie, la fièvre, la folie, etc.	Situé au-dessus de la racine du nez, entre les deux sourcils.
XXIII. CONFIGURATION.	Connaît tout ce qui concerne la forme : elle est nécessaire aux peintres de portraits, aux sculpteurs, etc.	Situé à l'angle interne de l'œil ; étant très-développé, il pousse l'œil en dehors : il y a alors une grande distance entre les deux yeux.
XXIV. ÉTENDUE.	Fait connaître les dimensions des objets.	Aboutit au bord interne de l'arc sourcilier.
XXV. PESANTEUR.	Fait connaître la différence de poids, de résistance, de consistance.	Situé à l'extérieur de l'étendue.
XXVI. COLORIS.	Fait apercevoir les rapports des couleurs entre elles, leur harmonie ou désharmonie.	Situé à l'extérieur de l'organe précédent, au milieu du sourcil, qu'il fait arquer.
XXVII. LOCALITÉ.	Fait saisir les rapports de l'espace ; produit l'amour des voyages, le cosmopolisme.	Situé au-dessus de l'étendue, et s'étend jusqu'au milieu du front, en suivant une ligne oblique de dedans en dehors et de bas en haut.

NOMS DES ORGANES.	ORDRE SECOND.	SIÉGE EXTÉRIEUR DES ORGANES.
XXVIII. CALCUL.	Connaît tout ce qui concerne les nombres; produit par conséquent l'arithmétique.	Situé à l'angle externe de l'œil
XXIX. ORDRE.	Fait classer les objets dans un ordre quelconque; fait aimer les collections.	Aboutit à la partie externe de l'arcade sourcilière, entre les organes du coloris et du calcul.
XXX. ÉVENTUALITÉ.	Fait connaître ce qui se passe dans les objets : produit la mémoire des faits, l'éducabilité, la perfectibilité, la docilité, etc. Elle est indispensable aux historiens : appartient aux hommes qu'on appelle brillans en société.	Situé au milieu du front, au-dessus de l'individualité.
XXXI. TEMPS.	Considère la durée, la succession, ou la simultanéité des objets et des phénomènes.	Situé à l'extérieur de l'éventualité et de la localité, au-dessus de celui du coloris.
XXXII. MÉLODIE.	Juge les rapports des tons; la musique est le résultat de l'union de cet organe et de celui du temps.	Situé à l'extérieur de celui du temps, à l'angle externe du front, au-dessus de ceux du calcul et de l'ordre.
XXXIII. LANGAGE.	Fait connaître les signes artificiels par lesquels les hommes se communiquent mutuellement leurs sentimens et leurs idées.	Situé à la partie postérieure et transversale du plancher de l'orbite. Étant très-développé, il pousse l'œil en avant et en bas, et les paupières inférieures sont gonflées.
GENRE II. FACULTÉS RÉFLECTIVES.		
XXXIV. COMPARAISON.	Destinée à mettre en harmonie les fonctions des autres facultés, elle aime les comparaisons et produit les sens figuratifs du langage ; nécessaire aux prédicateurs, aux poètes, aux philosophes.	Aboutit à la partie moyenne de l'os frontal; étant très-développé, il forme une élévation pyramidale renversée.
XXXV. CAUSALITÉ.	Fait envisager tout ce qui existe et tout ce qui se passe sous le rapport de cause et d'effet : elle demande toujours pourquoi; c'est cette faculté qui prédomine chez les métaphysiciens, et qui leur donne la manie de vouloir tout expliquer sans baser leurs principes sur des faits. L'union de l'individualité et de l'éventualité avec les facultés *réflectives*, est nécessaire pour produire le véritable esprit philosophique.	Situé des deux côtés de la comparaison.

En résumant les facultés fondamentales de l'esprit humain, et leurs organes, il est curieux de voir que les organes des facultés animales sont situés au bas de la tête, et ceux des facultés supérieures plus haut, en raison de leur excellence; de sorte que les organes des facultés propres à l'homme aboutissent à la partie supérieure et antérieure de la tête. En outre, les organes des facultés analogues sont placés ensemble, tels que ceux des penchans, des sentimens, des facultés perceptives et des facultés réflectives. Ceux qui s'assistent mutuellement sont voisins les uns des autres. Plus les facultés sont indispensables, plus leurs organes sont placés vers la base du crâne ou vers la ligne médiane : ceux qui le sont le moins ont leur siége vers les parties latérales et le haut de la tête. Les organes sont plus ou moins volumineux, et leur sphère d'activité correspond à leur développement dans le même individu : ceux des facultés qui nous sont communes avec les animaux sont plus considérables que ceux qui nous sont propres; et l'énergie des premiers l'emporte incontestablement dans la plupart des hommes.

Il est encore digne de remarque que, sur les parties latérales intérieures de la tête, nous trouvons les organes qui président à la conservation de l'individu; à la région postérieure inférieure, ceux qui président à la conservation de l'espèce, comme si la nature les avait ainsi placés en sûreté à cause de leur importance. A la partie inférieure du front se trouvent les organes des facultés perceptives, comme pour avertir les yeux de la présence du monde extérieur; immédiatement au-dessus d'eux ceux des facultés réflectives pour les diriger; et tout à fait à la partie supérieure sont les organes des sentimens : ce sont eux qui font de l'homme un être essentiellement moral.

Considérations sur l'aliénation mentale, étudiée comme preuve de la multiplicité des organes.

Je pense que si je parviens à établir que, dans les différentes espèces d'aliénations mentales, les facultés qui sont lésées ou perverties, sont aussi celles que les phrénologistes ont admises dans l'état sain, j'aurai fourni une preuve de plus en faveur de l'opinion que je soutiens. C'est surtout sous ce rapport que j'envisagerai l'aliénation mentale.

On appelle folie l'état d'un homme qui est incapable de distinguer, soit les aberrations d'une sensation, soit le dérangement de ses opérations mentales, ou qui agit irrésistiblement par suite de la lésion d'un ou de plusieurs de ses organes cérébraux. Cette maladie est générale ou partielle : générale, lorsque les fonctions de toutes les facultés de l'âme sont troublées ; partielle, lorsque ce changement n'a lieu que dans un ou plusieurs organes. Cependant, je dois le dire, la monomanie proprement dite est beaucoup plus rare qu'on ne le pense vulgairement. L'aliénation mentale, soit générale, soit partielle, peut être continue ou intermittente. Plusieurs qualités morales ou facultés intellectuelles n'éprouvent aucun dérangement durant les accès de l'aliénation partielle, et dans celle-ci, ainsi que dans celle qui est générale, les intervalles *lucides* ne laissent le plus souvent apercevoir aucune trace de dérangement. L'aliénation partielle n'est pas toujours non plus une suite du dérangement des facultés intellectuelles. Souvent les penchans ou les sentimens souffrent seuls, et l'esprit ou les facultés intellectuelles restent parfaitement sains. De sorte que l'intervalle lucide ne peut pas indiquer, comme Locke l'a pensé, le jugement ou l'intelligence, parce qu'il y a des folies raisonnantes dans lesquelles toutes les facultés intellectuelles sont augmentées. *Pinel* rapporte l'histoire d'un aliéné qui, durant de longs intervalles, était un homme ordinaire, mais qui, dans ses accès, discourait sur les événemens de la révolution avec toute la pureté de langage et la force de raisonnement qu'on eût pu attendre d'un homme très-

instruit, et dans l'état d'une parfaite santé. *Perfect* rapporte aussi qu'une jeune personne sujette à des affections nerveuses, étant devenue aliénée, s'exprimait pendant son délire avec facilité en vers anglais très-harmonieux, quoique antérieurement elle n'eût montré aucune disposition pour la poésie. *Van-Swiéten* cite un exemple absolument semblable d'une femme qui, sans éducation préalable, et jusqu'alors livrée à un travail manuel, manifestait le même talent.

Quoiqu'elle puisse être consécutive à la lésion d'un viscère quelconque, mais principalement de l'estomac, la manie provient cependant le plus ordinairement de causes qui agissent directement sur le cerveau : tels sont une commotion, une lésion, une inflammation de l'encéphale ou des méninges, un vice organique, une contention d'esprit uniforme et trop long-temps soutenue, un orgueil ou une ambition démesurée, la vanité blessée, la jalousie, des projets renversés, des espérances déçues, des idées exaltées, soit religieuses, soit superstitieuses, en un mot, toutes les causes qu'on appelle morales.

Amour physique. La manie érotique coïncide presque toujours avec un grand cervelet : d'ailleurs, l'influence que les lésions de cet organe exercent sur les organes génitaux, *et vice versâ* prouve d'une manière incontestable les rapports qui existent entre eux.

Philogéniture. Une grande activité de cet organe peut porter à enlever des enfans. *Pinel* rapporte deux observations de cette espèce d'aliénation.

Attachement. Une trop grande activité de cette faculté peut aussi prédisposer à la manie. Une paysanne devint trois fois aliénée : la première fois à la mort de son frère; la seconde, à celle de son père; la troisième, après la mort de sa mère. *Pinel* rapporte plusieurs exemples semblables.

Penchant aux rixes. Il est des individus qui, de doux et pacifiques qu'ils étaient auparavant, deviennent querelleurs. Un homme était disposé à provoquer des rixes après la guérison d'une blessure qu'il avait reçue à la tête.

Destructivité. Certains fous aiment à mordre, briser, déchirer, tuer. *Pinel* cite l'histoire d'un aliéné qui faisait l'aveu que son penchant à commettre un meurtre était irrésistible. J'en ai moi-même vu un à Bicêtre qui demandait sans cesse de petits enfans, avec un couteau bien aiguisé. Je pourrais citer des milliers de faits semblables.

Cependant il faut bien distinguer, du moins sous le rapport psychologique, les penchans désordonnés qui datent de la naissance et font ainsi partie de l'organisation, de la perversion de ces mêmes penchans qu'entraîne la manie ou les fausses perceptions qui la constituent le plus souvent. Dans le premier cas, en effet, on voit des individus d'une intelligence peu développée manifester des penchans, commettre les actions les plus atroces, comme ils se livreraient à toute autre manifestation intellectuelle, et en parler sans en montrer le moindre remords et sans avoir l'air de les trouver extraordinaires. Dans le second cas, au contraire, dans celui de perversion de penchans par suite de la manie et par l'effet des fausses perceptions qu'elle entraîne, un individu se livre à des actes violens, à des meurtres, qu'il sait bien n'être pas dans l'ordre ordinaire des choses, mais il s'y livre avec réflexion, avec esprit de vengeance, et pour se délivrer de persécutions qu'il croit dirigées contre lui. Ces deux cas sont les seuls où il ne puisse pas y avoir de doute sur la non-culpabilité de l'individu. Mais dans celui où l'impulsion n'a eu lieu ni en vertu d'un penchant irréfléchi, comme chez l'idiot, ni par l'effet de fausses perceptions, comme chez le maniaque, l'individu alors commet un acte répréhensible, avec réflexion et par suite de motifs personnels, ayant leur cause matérielle dans le monde extérieur, et là commencent la détermination souvent encore difficile de la culpabilité et la distinction entre le crime et la folie.

Ruse. Beaucoup d'aliénés sont extrêmement rusés, et cachent leur état avec un grand art. Quelquefois des malades violens étant renfermés deviennent calmes et tranquilles, et font ensuite valoir leur conduite régulière pour être mis en liberté ; mais à peine sont-ils chez eux que leur dérangement reparaît.

Acquisivité. Il en est qui ont la manie de ramasser et de voler tout ce qu'ils trouvent.

Constructivité. *Rush* cite deux cas où le talent du dessin s'est développé pendant la folie. *Spurzheim* parle d'une femme qui, toutes les fois qu'elle était enceinte, avait la rage de bâtir.

Orgueil. Rien de plus commun que de voir des fous par orgueil. Tantôt ils se croient de grands dignitaires, tels que généraux, princes, rois, empereurs; tantôt ils se croient Dieu même.

Vanité. Les maniaques par vanité recherchent l'approbation de tout le monde; ils se croient très-riches, affectent une espèce de libéralité, et se couvrent de la tête aux pieds de tous les insignes de la vanité humaine. J'ai eu occasion d'en observer plusieurs à Bicêtre, un entre autres qui réunissait au plus haut degré tous les caractères que je viens de signaler.

Circonspection. Ceux qui sont aliénés sous ce rapport, se figurent qu'eux et les leurs sont exposés à mourir de faim; d'autres fois ils ont l'imagination si fortement frappée de l'idée d'une persécution dirigée contre eux par des ennemis invisibles, qu'ils croient entendre des machinations secrètes dont ils redoutent de devenir la victime; tout devient pour eux des sujets de crainte : s'ils entendent parler d'une maladie, ils s'en croient attaqués; sont-ils dans une maison, ils craignent que le plancher ne s'écroule et ne les entraîne dans sa ruine; ils se figurent qu'on veut les empoisonner. Enfin, toutes ces circonstances peuvent déterminer ces infortunés à s'arracher la vie.

Bienveillance. Il en est qui veulent rendre tout le monde heureux. Ils donnent tout et ne gardent pas sur eux le moindre vêtement.

Vénération. Beaucoup d'aliénés se distinguent par des sentimens religieux. Quelquefois ils s'imaginent qu'ils sont condamnés aux brasiers éternels.

Consciencíosité. Lorsque cette faculté est pervertie chez les maniaques, leur conscience est bourrelée; ils se reprochent souvent alors des fautes dont ils ne sont pas coupables.

Merveillosité. Les troubles de cette fonction se manifestent accompagnés de visions et d'inspirations. Les infortunés qui en sont atteints agissent avec une détermination inébranlable et de la manière la plus irrésistible. Forts de l'appui d'une puissance élevée, ils se placent au-dessus de toutes les considérations humaines; rien ne peut les dissuader.

Pesanteur, configuration. On en rencontre encore qui se trompent sur le volume, la pesanteur, la forme. Un aliéné voulait qu'on transportât ailleurs le Val-de-Grâce, dont la présence l'incommodait. Il croyait cela facile.

Coloris. Cet organe peut aussi être excité. Un maniaque, que j'ai vu à Bicêtre, avait pour toutes les couleurs vives, et principalement pour le vert clair, une prédilection qu'il manifestait dans toutes ses conversations et dans la plupart de ses actions. Il passait des journées entières à peindre sa loge, et se donnait le nom de Turin-Vert.

Localité. Une très-grande activité du sens des localités peut aussi dégénérer en manie. Déjà *Avicenne* l'a décrite sous le nom de *mélancolie errabonde.* Les individus qui en sont atteints ont pour les voyages une passion invincible qui se manifeste souvent par un besoin urgent de changer de place.

Calcul. Une dame prise, pour la seconde fois, d'un trouble passager de l'esprit, comptait continuellement sans motif, et sans qu'il fût possible de l'en empêcher. *Gall* a vu à Vienne un aliéné dont la manie avait dégénéré en idiotisme, et dont l'unique occupation était de compter; mais il s'arrêtait toujours à quatre-vingt-dix-neuf, sans jamais pouvoir dire, cent : il recommençait toujours à compter par un. *Gœlis* parle d'un individu atteint d'hydrocéphale, qui, quoique stupide à tout autre égard, manifestait encore, à sa douzième année, une étonnante mémoire des nombres. Cette faculté se perdit à proportion que sa maladie s'accrut.

Langage. Quelques-uns qui, dans l'état de santé, bégaient et ont une difficulté invincible à parler, s'expliquent dans la folie avec la plus grande facilité.

Gaîté, tons. Enfin, on en rencontre assez souvent qui sont remarquables par leur bonne humeur et leur gaîté, qui chantent depuis le matin jusqu'au soir, et expriment leur joie par des éclats de rire.

Tous ces faits sont une nouvelle preuve en faveur de la pluralité des organes dans le cerveau, et de leur indépendance mutuelle.

De la perception, du souvenir, de la mémoire, du jugement, de l'imagination, de l'attention, de l'instinct, des passions. Bases de la philosophie de l'homme. — Conclusion.

L'âme, disent les métaphysiciens, n'a ni siége, ni points locaux déterminés. C'est un être simple, qui existe sans être contenu, et qu'aucun espace ne limite; sans organe, puisque l'unité du *moi*, la simplicité du sentiment et la nature de l'idée repoussent la dépendance de la matière, et que l'âme et les sens, dans la méditation, sont isolés et pour ainsi dire étrangers.

Cette habitude routinière de réfléchir sur le *moi* ne peut déterminer le nombre des facultés de l'esprit; il doit en résulter que ces doctrines n'ont rien de commun avec le monde réel. Chacun prend son individualité pour le type de l'espèce; il attribue aux autres ce qu'il sent en lui-même; et ce qu'il ne sent pas, n'a, selon lui, pas d'existence fondamentale. Les véritables facultés de l'âme ne sauraient donc être celles qu'admettent les métaphysiciens.

La dénomination *faculté fondamentale* exprime ce que les forces ont de propre, de particulier, ce qui constitue leur essence, leur nature; celle d'*attribut général*, au contraire, exprime ce qu'il y a de commun dans ces forces primitives. De même que l'étendue, l'impénétrabilité, la force d'attraction et de répulsion appartiennent à toutes les substances matérielles, ainsi les facultés admises par les

idéologues ne sont également que des attributs généraux des forces fondamentales. *Gall* va faire jaillir la lumière de ce chaos.

« J'ai mis, dit-il, au nombre des facultés fondamentales le sens des « localités, le sens des tons, le sens des nombres, le sens des arts; or, « celui qui est doué du sens des localités, du sens des tons, a nécessairement la faculté de saisir les rapports de l'espace, une faculté « aperceptive pour les rapports des tons : il en est de même pour les « nombres, relativement au sens des nombres. Une personne douée « du sens des localités se souvient des lieux qu'elle a vus lorsqu'elle « s'y trouve replacée de nouveau ; elle jouit même de la faculté de se « représenter, par sa propre force interne, les rapports des lieux « qu'elle a vus, sans qu'il soit besoin que l'impression du dehors se « renouvelle, c'est-à-dire qu'elle est douée de la mémoire des lieux; « et celui qui se souvient d'avoir déjà entendu telle musique, a le « souvenir musical. Celui qui est capable de se représenter, par sa « seule force interne, telle musique qu'il a entendue, et sans qu'il « soit besoin pour cela de renouveler l'impression du dehors, a la « mémoire musicale : de même l'arithméticien et le mécanicien ont « le souvenir et la mémoire du rapport des nombres et de l'arrange- « ment d'une machine.

« Il y a donc, pour ces quatre facultés fondamentales, quatre fa- « cultés de perception, quatre facultés de souvenir et quatre de mé- « moire.

« Si la faculté aperceptive, le souvenir et la mémoire, étaient des « forces fondamentales, il n'y aurait pas de raison pour qu'un même « individu, ou même tous les individus n'apprissent avec la même « facilité la géographie, la musique, l'arithmétique et la mécanique, « pour qu'ils n'eussent pas la mémoire également fidèle pour tous « ces objets.

« Cela est aussi applicable au jugement et à l'imagination. Quicon- « que est doué d'un sens des tons très-actif, sent les accords, juge « promptement la justesse ou le défaut de justesse des rapports, « des tons, a du jugement enfin pour le rapport des tons. J'appelle

« imagination l'action de toute faculté quelconque qui a lieu indé« pendamment du monde extérieur. L'imagination est la puissance « créatrice de chaque faculté fondamentale ; l'imagination du sens « des localités crée des paysages ; l'imagination du sens des tons « crée la musique ; l'imagination du sens des nombres crée des pro« blèmes ; l'imagination du mécanicien crée des machines. »

De l'instinct. C'est un sentiment, un mouvement intérieur, indépendant de la réflexion et d'une véritable volonté, une impulsion qui pousse à certaines actions un être, sans que celui-ci ait une idée distincte ni de moyen ni de but. Il varie autant que les qualités et les facultés fondamentales dont il produit la manifestation. Le désir, le penchant, le besoin, n'en sont que des gradations.

Des passions. On doit entendre par ce mot le plus haut degré d'activité d'une faculté quelconque. C'est ainsi que l'amour s'accroît en passion : le penchant pour les combats, l'ambition, peuvent aussi devenir des passions. C'est ainsi qu'une grande activité de l'organe de la causalité jette le penseur dans le monde des idées : il ne voit la vérité, il ne trouve du plaisir que dans les objets qui ne tombent point sous les sens, dans la spéculation, dans l'abstraction ; c'est par la seule force de la pensée qu'il veut deviner ou plutôt construire les lois du monde. On peut en dire autant du poète, du musicien, du mécanicien, du mathématicien.

Conclusion. Nous pouvons donc établir que ce n'est ni le moral qui agit sur le physique, ni le physique sur le moral. Ces deux expressions doivent être synonymes, puisque dans les grandes secousses qu'éprouve l'âme, le cerveau est toujours affecté le premier : par conséquent, les mots de souffrances, peines, affections cérébrales doivent remplacer ceux de souffrances, peines, affections morales ; la folie, l'épilepsie, les convulsions, la syncope, l'apoplexie, la catalepsie, qui surviennent presque toujours à la suite des violens mouvemens de l'organisme, en sont des preuves irrécusables.

Au reste, cette doctrine, tout en soutenant que les facultés affectives et intellectuelles se manifestent par le moyen d'organes cérébraux,

n'établit nullement le matérialisme de l'homme; car l'âme ne devient pas plus matérielle à cause de sa dépendance des parties cérébrales, qu'elle ne l'est parce qu'elle voit au moyen des yeux, entend au moyen d'appareils organiques particuliers. Au contraire, si elle ne se servait pas d'instrumens pour manifester ses facultés dans cette vie, les différentes aliénations mentales, qui sont, à n'en pas douter, des lésions du cerveau, seraient dangereuses pour le dogme de son immortalité.

La phrénologie n'établit pas non plus le fatalisme ; elle enseigne, à la vérité, que l'homme ne peut rien créer, qu'il ne peut pas se donner toutes les dispositions qu'il désire; qu'il y a des idiots, des hommes ordinaires; des génies de naissance; que l'homme n'est pas une table rase en venant au monde, mais qu'il est doué de dispositions qui sont essentiellement les mêmes dans les différens individus, mais qui varient en activité dans chacun; elle admet des dons naturels, et montre les conditions organiques dont ces dons naturels dépendent. Cette espèce de fatalisme n'est-il pas conforme à la doctrine chrétienne ?

Toutes nos actions ne sont pas irrésistibles ; chacun éprouve des inclinations auxquelles il résiste. Toute religion n'admet-elle pas l'existence de désirs qu'il faut réprimer ? La phrénologie reconnaît le même principe; elle fait voir les différens désirs, mais aussi les sentimens supérieurs et l'intelligence qui doivent diriger les actions de l'homme.

Mais, dira-t-on, si les facultés supérieures manquent, tandis que les inférieures agissent avec beaucoup d'énergie, l'homme n'est pas libre. Cet état est reconnu par la législation civile et religieuse. Les enfans, avant un certain âge, les idiots et les aliénés ne sont pas responsables de leurs actions, parce qu'ils ne peuvent pas distinguer entre le bien et le mal. La phrénologie ne change rien au principe, elle en explique seulement l'application.

D'après les considérations dans lesquelles je viens d'entrer sur la phrénologie, on doit voir que c'est là désormais la seule voie dans

laquelle on doive marcher pour l'étude de l'intelligence humaine et de ses organes. L'éclectisme moderne, ou, comme l'a dit M. *Broussais*, le kanto-platonisme, ne peut rien faire pour son avancement. Ses formules, souvent fort peu intelligibles, ne résument que le passé, c'est-à-dire les faits d'observation intérieure épuisés et connus depuis des siècles. C'est à la phrénologie à faire le reste.

C'est surtout aux physiologistes, dont les veilles sont consacrées au progrès de la science qui soulage les maux de l'humanité, à secouer le joug des rêveurs qui ne nous ont conduits jusqu'à ce jour qu'à tâtons dans les sentiers tortueux du labyrinthe de la pensée. C'est à eux de comprendre qu'il y a dans le *système* de *Gall* autre chose qu'un vain échafaudage d'hypothèses, autre chose que des *bosses*, que des divisions du crâne en compartimens. La phrénologie est, comme tout ce qui est stable, le fruit de l'observation ; elle méprise l'*expériment*, pour n'écouter que la voix de l'expérience. Elle contient des erreurs, sans doute ; mais devrait-on la rejeter, quand même cette supposition serait démontrée? Quelle est d'ailleurs la science qui pourrait échapper à une proscription si sévère? En existe-t-il une qui ne contienne pas des erreurs? Quelle qu'ait été l'immensité du génie de *Gall*, la phrénologie n'a pu sortir parfaite et complète des mains de ce grand homme. C'est aux médecins qu'il appartient de concourir à la perfection d'une doctrine qui a déjà donné quelques gages, et qui indubitablement servira un jour de base à l'éducation ainsi qu'à la législation.

FIN.

PROPOSITIONS

TIRÉES DE L'EXAMEN DES DOCTRINES.

I.

La santé suppose l'exercice régulier des fonctions ; la maladie résulte de leur irrégularité; la mort, de leur cessation.

II.

Les fonctions sont irrégulières lorsqu'une ou plusieurs d'entre elles s'exercent avec trop ou avec trop peu d'énergie.

III.

L'énergie d'une fonction est excessive lorsqu'elle précipite, suspend ou dénature les autres, de manière qu'un ou plusieurs organes qui sont chargés de la fonction exagérée et de celles qu'elle a troublées, soient menacés de destruction.

IV.

L'énergie d'une fonction est languissante lorsqu'un ou plusieurs organes qui en sont chargés, ne jouissent pas du degré de vitalité nécessaire pour bien exécuter la fonction.

V.

La vitalité des organes peut avoir été exaltée avant d'être diminuée, *et vice versâ.*

VI.

La phlegmasie supérieure à la valvule iléo-cœcale ne donne pas la diarrhée.